Poirson, Paul
Le télégramme

NOUVELLE ÉDITION

LE

ÉLÉGRAMME

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

PAUL POIRSON



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
UE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1875

LE

TÉLÉGRAMME

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 28 février 1863.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

LE
TÉLÉGRAMME

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

PAUL POIRSON

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875



PERSONNAGES

PIERRE DE LORSAY, 26 ans. . .	MM. NERTANN.
COUTURIER, 53 ans.	CHAUMONT.
BAPTISTE, domestique.	ROGER.
BERTHE D'ARMY, 20 ans.	Mmes FRANCINE CELLIER.
LUCIENNE DE VILLIERS, 21 ans.	ANGÈLE BRÉMONT.

A Paris, de nos jours.

LE TÉLÉGRAMME

Un salon. Portes au fond à droite et à gauche. — A droite, un canapé. Une cheminée. — A gauche, face au public, une table, sur laquelle se trouvent une coupe, une sonnette, un encrier, plumes, papier, etc. — Premier plan, un piano.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, COUTURIER. — Berthe est devant la glace, elle aperçoit Couturier introduit par un domestique; il a un sac de bonbons à la main et le dépose sur un guéridon.

BERTHE, allant à lui. Ah! bonjour, monsieur Couturier.

COUTURIER. Tiens, c'est vous, chère madame, je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir. Depuis quand de retour?

BERTHE. Il y a trois jours.

COUTURIER. Et vous arrivez au moins de Chine?

BERTHE. Tout bonnement de Lausanne où j'ai été passer l'arrière-saison dans la famille de mon mari, pendant que celui-ci court le monde.

COUTURIER. Le vagabond! Et votre première visite a été pour madame de Villiers?

BERTHE. Oh! je l'avais déjà vue avant-hier, mais je lui avais promis de venir passer la journée chez elle aujourd'hui et vous voyez que je me suis installée... Je vais vous faire les honneurs... asseyez-vous donc, je vous prie.

COUTURIER, s'asseyant, après avoir avancé sa chaise près de Berthe. Mais où est donc madame de Villiers?

BERTHE. Elle est à sa toilette, elle se fait belle, car il est bientôt l'heure de la visite quotidienne de M. Pierre votre filleul. Eh bien, en voilà du nouveau depuis mon départ!

COUTURIER. Quoi donc?

BERTHE. Eh bien, le mariage de M. Pierre de Lorsay et de madame de Villiers... Faites donc l'étonné comme si vous, le parrain du futur! vous ne saviez rien!

COUTURIER. Eh! parbleu! je ne le sais que trop!

BERTHE. Oh! je vous demande pardon, j'avais oublié que vous-même aspiriez à la main de Lucienne; mais je pensais que vous en aviez pris votre parti.

COUTURIER. Mon parti ! Oh ! vous ne me connaissez pas ! je m'opposerai de toutes mes forces à ce mariage.

BERTHE. Mais là, sérieusement, est-ce que vous vous croyez encore des chances ?

COUTURIER. Tant qu'un malade n'est pas mort, on peut le sauver; tant qu'un mariage n'est pas fait, on peut le faire manquer.

BERTHE. Même le mariage de votre filleul.

COUTURIER. Même le mariage de mon filleul !

BERTHE. Qui se célèbre dans quinze jours, à ce que m'a dit Lucienne.

COUTURIER. Il est vrai qu'il reste bien peu de temps... Et dire que c'est moi qui ai présenté ce garnement à madame de Villiers.

BERTHE. Ça, c'était une faute !

COUTURIER. Je le vois bien ! Mais aussi comment croire qu'une femme aura le mauvais goût de me préférer un enfant... presque ! alors qu'elle vient de perdre un mari sexagénaire ; car c'est à ce moment que j'ai présenté Pierre, que sa tante venait de m'expédier du Havre, où il avait passé sa jeunesse; j'allais tous les soirs chez Lucienne, il me fallait bien une compagnie. J'emmenais Pierre et nous pleurions tous trois le défunt époux, mon pauvre ami Villiers... c'est encore moi qui l'avais présenté, celui-là...

BERTHE. C'était aussi une faute, cela !

COUTURIER. Je crois bien... mais je ne pouvais pas supposer que Lucienne pût me préférer un vieillard.

BERTHE. Que ne vous déclariez-vous?

COUTURIER. J'allais le faire ! Mais au moment de demander sa main, j'apprends qu'elle est promise à Villiers.

BERTHE. Que vous aviez présenté.

COUTURIER. Justement ! Le mariage se fait ! j'ai cru que j'allais devenir fou de douleur... Enfin, mon pauvre ami de Villiers meurt... je n'avais rien fait pour cela !

BERTHE. C'est encore heureux !

COUTURIER. Vous croyez qu'enfin mon amour va trouver sa récompense ? Eh bien, non... voilà une chance ! (Il se lève et place sa chaise près de la table.) Il faut qu'il me tombe du Havre un filleul que je n'avais pas vu depuis son baptême, il faut que je le présente à madame de Villiers, il faut qu'il lui fasse la cour, il faut qu'il soit agréé !...

BERTHE, sentencieusement, se lève. Et il faut qu'il l'épouse !

COUTURIER. Eh ! non, il ne le faut pas ; ce mariage-là n'est pas fait ! Quand je devrais... (Lucienne entre par la droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LUCIENNE.

BERTHE. Tenez, voici Lucienne ! (Elle passe à gauche.)

LUCIENNE, entrant. Comment allez-vous, vous?

COUTURIER; il va à la table, prend le sac de bonbons et le lui présente. Permettez-moi... (Lucienne le prend.)

LUCIENNE, ouvrant le sac et le présentant à Berthe qui la remercie. Voilà que vous faites encore des folies... Merci, mon parrain .. (Elle pose le sac sur le guéridon.)

COUTURIER. Votre parrain, votre parrain. D'abord, je ne suis pas votre parrain.

LUCIENNE. Puisque vous êtes celui de Pierre et que Pierre va devenir mon mari.

COUTURIER. Votre mari, pas encore...

LUCIENNE. Ah! c'est vrai! j'oublie toujours que vous vous opposez...

COUTURIER. De toutes mes forces, Pierre est mon filleul et mon pupille... J'emploierai tous les moyens... je mangerai ma fortune... c'est mon héritier! je le déshériterai!

BERTHE. Soyez logique... Une fois votre fortune mangée, il me semble que l'héritage...

COUTURIER. Je me marierai!

LUCIENNE. Nous serons deux pour aimer votre femme!

COUTURIER. J'aurai des enfants! (A Berthe qui rit.) Oui, j'aurai des enfants!

LUCIENNE. Qui joueront avec les nôtres et que nous marierons ensemble.

COUTURIER. Elle a réponse à tout... est-elle gentille!... Mais vous l'aimez donc bien, ce garnement-là?

LUCIENNE. N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour cela?

COUTURIER. Les apparences sont souvent bien trompeuses.

LUCIENNE. Que voulez-vous dire?

BERTHE. Tu ne vois donc pas que la passion aveugle ce pauvre M. Couturier... Voyons, qu'avez-vous à reprocher à votre filleul, depuis que vous le connaissez, c'est-à-dire depuis son baptême.

COUTURIER. Moi, je ne le connais que depuis un an, depuis que, pour mon malheur, sa tante me l'a expédié du Havre. Certainement que, depuis ce temps-là, il n'a rien fait pour me donner une mauvaise opinion de lui; mais avant de venir à Paris, il a passé au Havre sa jeunesse, la fougueuse jeunesse. Et sa tante, la générale de Riancey, doit en savoir long sur son compte... et si elle le voulait...

LUCIENNE. Eh bien, elle le voudra... Vous savez tout l'intérêt que cette bonne générale me porte, vous savez combien elle fut l'amie de ma mère. (A Berthe.) Je lui ai écrit pour lui annoncer mon mariage avec Pierre... (A Couturier.) Et en même temps, pour lui demander son opinion formelle sur mon futur mari. (Entre Baptiste par le fond; il tient une lettre à la main.) Et tenez, voici justement Baptiste avec une lettre... je ne serais pas étonnée que ce fût la réponse de la générale. (Allant à Baptiste.) Donnez! donnez! (Baptiste sort.)

COUTURIER. Eh bien ?

LUCIENNE. Du Havre ! et les armes de la générale ! Oh ! le beau cachet ! (Elle s'assied, à Berthe.) Tu permets ?

BERTHE. Comment donc !

LUCIENNE. Et vous ?

COUTURIER. Je brûle d'impatience !

LUCIENNE. Tiens ! je ne peux pas l'ouvrir... tant pis... je déchire... Je ne sais pas, mais avant de lire, j'ai peur ! peut-être va-t-elle me dévoiler une série d'horreurs !

BERTHE. Allons donc ! du courage !

LUCIENNE. Tiens ! elle part pour Bourbon et ne pourra pas assister à mon mariage !

COUTURIER. Quand part-elle ?

LUCIENNE. Demain; non, c'est-à-dire aujourd'hui puisque la lettre est datée d'hier... Ah ! voici l'endroit où elle me parle de Pierre... elle ne l'a effectivement pas perdu de vue depuis son enfance... ah ! que d'éloges .. bonne générale ! ah !

BERTHE. Que dit-elle ?

LUCIENNE, lisant. « En un mot, je ne lui connais qu'un défaut. »

COUTURIER, appuyant. Un défaut !

BERTHE. Lequel ?

LUCIENNE. Il est...

BERTHE et COUTURIER. Il est ?

LUCIENNE. Je ne peux pas lire... ce maudit cachet a couvert le mot

BERTHE. Prête un peu !

COUTURIER. Permettez !

LUCIENNE. Il est... non, je ne puis lire; il n'y a qu'un mot important dans la lettre, et il faut que ce soit celui-là... non, impossible !...

BERTHE. Continue; peut-être que la suite va t'éclairer.

LUCIENNE. Tu as raison. Il est... c'est insupportable ! Continuons ! (Lisant.) « Je sais bien que ce défaut peut être considéré comme n'en étant pas un, et que bien des femmes voudraient voir leurs maris semblables à Pierre ; mais je sais aussi que, pour certaines natures, il y aurait incompatibilité; du reste, vivant comme tu le fais dans l'intimité de Pierre, cet énorme défaut n'a pas dû t'échapper... et tu t'es aperçue sans doute qu'il est... »

BERTHE et COUTURIER. Qu'il est ?

LUCIENNE, continuant. « Tel que je te le dépeins !... » Il n'y a plus rien ! (Elle se lève, Berthe descend à droite.)

COUTURIER. Qu'est-ce que je vous disais; moi, je trouve que la générale est bien bonne de ne lui prêter qu'un défaut !

LUCIENNE. Si on vous consultait, vous lui en prêteriez joliment !

BERTHE. M. Couturier est si riche.

LUCIENNE. Mais je ne puis rester dans cette incertitude, Pierre a un défaut... énorme, incompatible à certaines natures... Voyons, monsieur Couturier, vous devez savoir quel est ce défaut?

COUTURIER. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que mon filleul avait tous les défauts.

BERTHE. En sa qualité de parrain, M. Couturier l'aura sans doute doué, comme le faisaient autrefois les fées marraines de princes...

COUTURIER. Vous avez beau plaisanter, je maintiens mon dire : Pierre a tous les défauts.

LUCIENNE. Précisez!

COUTURIER. Par cela même qu'il a tous les défauts, il est dissimulé, et, s'il est dissimulé, comment voulez-vous qu'on puisse s'apercevoir...

BERTHE. Puissamment raisonné!

LUCIENNE. Je meurs d'impatience!

BERTHE. Voyons, vous devez être intéressé à découvrir cet énorme défaut. C'est une chance qui vous reste contre le mariage. Cherchez!

COUTURIER. D'abord, on ne s'appelle pas Pierre.

BERTHE. Mais vous êtes son parrain!

COUTURIER. Oui, mais je m'appelle Pedro ; c'est bien différent. Pierre, c'est grossier, c'est paysan! Pedro, cela sent son Espagnol.

BERTHE. Oui, Pedro. Et cela fait rêver castagnettes et tambour de basque!

LUCIENNE. Voyons! quels défauts un homme peut-il avoir? (Allant à Berthe.) Ton mari ne doit pas en être exempt.

BERTHE. Oh! je le vois si peu!

LUCIENNE. Mais il me semble que l'absence est un défaut!

BERTHE. Jusqu'à présent, on ne peut guère reprocher celui-là à M. Pierre.

COUTURIER. Je crois bien! il vient deux fois par jour.

LUCIENNE. Passons donc et cherchons...

BERTHE. Ah! si c'était M. Couturier...

COUTURIER. Eh bien?

BERTHE. Ce ne serait pas difficile à trouver! On n'aurait que l'embarras du choix! (Impatience de Lucienne, qui remonte tout en lisant la lettre et descend à droite.)

COUTURIER. Voilà encore que vous me mettez en cause; vous êtes à peine revenue et voilà que vous...

BERTHE. Bon, vous voyez bien!... En voilà déjà un, vous vous emportez! vous êtes colère! je suis sûre que vous seriez jaloux!

COUTURIER. Ah! pour cela, je ne dis pas non. Nous autres Espagnols...

BERTHE. Et de deux! Et puis, vous êtes joueur comme

les cartes, et puis vous fumez, et puis vous allez au cercle. Quant à la galanterie, je n'en parle pas, mais on raconte sur vous des choses...

COUTURIER, avec fatuité. Oh ! madame, on exagère bien...je ne dis pas cependant que quelques bonnes fortunes... (Montrant Lucienne.) Chut !

BERTHE. Et la fatuité que j'oubliais... quant à la médisance, vous avez une vraie réputation. (Couturier prend un bonbon.) Tenez, vous vous dénoncez vous-même, vous êtes gourmand; vous apportez des bonbons, ce n'est pas pour nous, c'est bien pour vous.

LUCIENNE. Voyons, nous ne trouvons rien, vous êtes là à bavarder!

BERTHE. En voilà encore un... il est bavard !

COUTURIER. J'ai une idée !

LUCIENNE. Laquelle ?

COUTURIER. Si nous récrivions à la générale ?

LUCIENNE. Mais elle part pour Bourbon, elle ne recevra donc pas notre lettre avant deux mois, plus deux mois pour la réponse, vous voulez donc que j'attende pendant quatre mois.

COUTURIER. J'ai une seconde idée.

BERTHE. Laquelle?

COUTURIER. Je vais télégraphier, et, dans une demi-heure, nous avons la réponse.

LUCIENNE. C'est cela!

BERTHE. Comment, Lucienne, tu vas souffrir cela ? Nous sommes deux femmes, et deux femmes d'esprit, soit dit sans offense, et nous aurons besoin que l'on télégraphie, pour trouver un défaut à un homme, et à un homme amoureux; mais c'est honteux!... Télégraphiez, monsieur Couturier, télégraphiez... je gage que nous connaissons avant vous ce défaut. M. Pierre va venir, et il serait plaisant qu'à nous deux...

COUTURIER. Nous verrons; mais en attendant, je rédige ma dépêche.

LUCIENNE, s'asseyant. Vous savez qu'il ne faut pas plus de vingt mots.

BERTHE, riant. Parlez nègre!

COUTURIER. Oh! j'ai la grande habitude! (Il écrit.) « Reçu lettre. »

BERTHE. Charmant début!

COUTURIER. « Reçu lettre, mot déchiré, défaut inconnu. Lequel ? point d'interrogation. Attends réponse chez Lucienne. » Je vous demande pardon de ne pas mettre madame, mais cela ferait un mot de plus, et, vous savez, on pourrait payer la dépêche double.

BERTHE, vivement. Il est avare !

LUCIENNE. C'est d'une limpidité parfaite. L'adresse maintenant!

COUTURIER. « A madame la générale de Riancey, au Hâvre. » (Il se lève.) Je cours au télégraphe, et dans une demi-heure nous avons la réponse. (En s'en allant.) Ah! monsieur mon filleul, vous voulez lutter avec moi? Nous verrons, morbleu! (Il sort par le fond.)

SCENE III

LUCIENNE, BERTHE.

LUCIENNE. Eh bien, que comptes-tu faire?

BERTHE. D'abord, bien nous amuser

LUCIENNE. Comment cela?

BERTHE. Tu verras; seulement, il s'agit de savoir si tu n'as pas peur.

LUCIENNE. Peur! et de quoi?

BERTHE. Que nous découvrions ce défaut; peut-être aimerais-tu mieux rester dans ton ignorance.

LUCIENNE. Oh! que non pas, je veux tout savoir.

BERTHE. Alors il faut faire un plan de campagne.

LUCIENNE. Eh! mais... pourquoi faire?

BERTHE. Pour arriver à découvrir cet immense défaut.

LUCIENNE. Il me semble que dans la conversation, en l'interrogeant adroitement, en lui faisant faire une sorte d'examen de conscience.

BERTHE. Mauvais moyen! Les hommes sont plus fins que cela... c'est bon pour M. Pedro, qui vient en quelques minutes de me montrer tous les défauts qu'un homme peut avoir; mais un homme comme Pierre ne dit que ce qu'il veut, il s'écoute parler... ce qu'il faut, c'est la surprise...

LUCIENNE. Ah! oui, le premier mouvement irréfléchi.

BERTHE. Fait sans calcul.

LUCIENNE. C'est juste! (Berthe remonte à la table; Lucienne passe à droite et la regarde.)

BERTHE. Il est évident que si tu lui demandes s'il est gourmand, par exemple, il te répondra que non, mais si tu vides ce sac de bonbons dans cette coupe. (Elle joint le geste à la parole.) Si tu places cette coupe à sa portée, avec ce fauteuil à côté, (Elle s'assied à droite de la table.) Il s'assied là et, naturellement, s'il est gournand, tout en causant choses et d'autres, il avancera la main, sans y penser, presque, il il prendra un bonbon, puis deux, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus!

LUCIENNE. C'est vrai!

BERTHE. Eh bien, Il faut agir de même pour tout.

LUCIENNE, descendant à gauche de la table. Ma foi! je te laisse faire!

BERTHE. Écris ton nom et ton adresse.

LUCIENNE. Qu'est-ce que tu veux?... (Elle écrit sur l'enveloppe.)

BERTHE. Ne t'inquiète pas! (Elle sonne.) C'est fait! (Geste

d'étonnement de Lucienne; Berthe prend l'enveloppe, met un papier dedans et la referme ; entre Baptiste.)

BAPTISTE, entrant. Madame a sonné ?

BERTHE. Oui, Baptiste, prenez cette lettre.

LUCIENNE, à Berthe. Du papier blanc !

BERTHE. Chut! (A Baptiste.) Et quelques minutes après que M. de Lorsay sera arrivé, vous l'apporterez à madame en disant que c'est le valet de pied de M. de Ronzoff qui vous l'a remise.

BAPTISTE, prenant la lettre. Très-bien, madame. (Il sort.)

LUCIENNE. Pourquoi de la part de M. de Ronzoff? Tu sais bien qu'il m'a fait un peu la cour.

BERTHE. Justement, M. Pierre est peut-être jaloux et nous verrons bien! Voyons! qu'est-ce qu'il pourrait être encore?... Ah! M. Couturier est très... comment dirai-je?... très-entrepre.. galant avec les dames, est-ce que son filleul... peut-être faudrait-il essayer?

LUCIENNE. Comment cela?

BERTHE, se levant. Toujours mon système... mais pour cela, il faudrait me laisser seule avec lui.

LUCIENNE. Hein?

BERTHE. Et je verrai bien... tu sais... le premier mouvement...

LUCIENNE. Ah! mais non, je m'y oppose.

BERTHE. Serais-tu jalouse?

LUCIENNE. Horriblement.

BERTHE. Alors, si tu ne veux rien savoir, mettons que je n'aie rien dit...

LUCIENNE. Mais que fais-tu là?

BERTHE. Tu le vois, je mouille les allumettes, à tout hasard, nous tâcherons de lui faire allumer quelque chose.

LUCIENNE, riant. Voilà un moyen! (M. de Lorsay paraît au fond.)

SCÈNE IV

LUCIENNE, PIERRE, BERTHE.

PIERRE. Quelle gaieté, mesdames! Bonjour, Lucienne.

LUCIENNE. C'est vous, mon ami. Mon Dieu! comme vous êtes beau ce matin.

BERTHE. C'est vrai!

LUCIENNE. D'où venez-vous donc comme cela?

PIERRE. Je viens de la Madeleine.

LUCIENNE. Un baptême?

PIERRE. Non, pas un baptême.

BERTHE. Un mariage alors.

PIERRE. Vous l'avez dit.

LUCIENNE. Et qui donc avez-vous marié?

PIERRE. Un de nos camarades; vous l'avez sans doute vu, le petit Savigny.

BERTHE. Comment! lui! c'est un enfant... au fait, un peu plus tôt, un peu plus tard.

LUCIENNE. Et avec qui?

PIERRE. Il épouse deux cent mille francs.

BERTHE. Sont-ils jolis au moins?

PIERRE. Peuh! ils sont bien faits, mais ils ont les cheveux rouges et ils louchent.

LUCIENNE. Comme cela, vous êtes de noce?

PIERRE. Hélas!

LUCIENNE. Pourquoi cet air lugubre?

BERTHE. Si tu crois que c'est amusant, une noce, c'est déjà bien assez d'aller à la sienne.

PIERRE. Il y aurait peut-être moyen de s'en dispenser!

LUCIENNE. Vous voilà-t-il pas bien à plaindre!

BERTHE. Vous allez avoir un dîner superbe.

PIERRE. Oh! j'ai pu éviter le dîner. (Lucienne et Berthe échangent un regard.)

LUCIENNE. Comment cela? vous avez refusé! C'était cependant une occasion...

BERTHE, appuyant. De bien manger!

PIERRE. Et de bien boire!

BERTHE. Et maintenant surtout, la saison est excellente, il y a de tout... du gibier!

LUCIENNE. Du poisson!

BERTHE Des fruits!

LUCIENNE. Des légumes de toutes sortes.

BERTHE. Et des truffes... Aimez-vous les truffes?

LUCIENNE. Et le Champagne?...

PIERRE. Peuh!... comme cela! (Les regardant tour à tour.) Ah çà! mais, mesdames, vous êtes terriblement gourmandes!... (Il remonte en riant et va poser son chapeau sur la table; Lucienne, tout en le regardant va à Berthe qui s'est assise sur le canapé.)

LUCIENNE, passant derrière le canapé. Et lui pas!

BERTHE, voyant Pierre s'asseoir près de la table et regarde la coupe de bonbons. Ce n'est pas sûr, ça!... (Toutes deux l'observent et contiennent leur joie en le voyant mettre la main à la coupe. Pierre étend la main, prend dans la coupe une papillotte, la regarde, puis la remet dans la coupe.)

BERTHE, à Lucienne. Décidément, il ne l'est pas!

LUCIENNE. Si vous n'allez pas au dîner, vous irez au moins au bal.

PIERRE. Ce n'est pas plus gai pour cela!

BERTHE. Comment! Mais quand on épouse deux cent mille francs, on fait bien les choses. Ce sera très-beau, sans doute?

PIERRE. Comment, si ce sera très-beau! ce sera magnifique; il y aura au moins cinq cents personnes là où quarante seraient tout au plus à leur aise. Il y aura une foule de petits jeunes gens qui se seront fait friser pour témoigner de leur

allégresse et qui marcheront avec acharnement sur les pieds de leurs danseuses sous prétexte de polkas, mazurkas et autres danses nationales et hongroises; il y aura des mamans qui, pour accaparer les danseurs, défendront à leurs filles de valser. Il y aura de pauvres maris, de pauvres pères qui feront des signaux de détresse à leurs femmes et à leurs filles en leur montrant les pendules; le tout assaisonné de bougie sur les habits et de glaces dans les chapeaux. Oh! ce sera très-beau!

LUCIENNE. Quelle philippique!

BERTHE, se lève et passe à gauche près de la table. Bon! mais vous n'avez pas tout dit... il y aura aussi, dans un salon retiré, des gens sérieux... comme vous... autour d'une table... et sur cette table... des cartes, de l'or, des billets de banque...

PIERRE. Une partie d'écarté, c'est possible!

BERTHE. Ou de lansquenet... ou de baccarat... on joue beaucoup au baccarat maintenant!...

PIERRE. Ah! vraiment!

LUCIENNE se lève. Vous êtes joueur!...

PIERRE, surpris. Moi, pas du tout!...

LUCIENNE. Cependant, il m'a semblé qu'aux mots de lansquenet, de baccarat, vos regards s'allumaient...

BERTHE. Et que vos mains frémissaient... comme si elles avaient tenu des cartes.

PIERRE. Vous vous êtes trompées... je n'aime pas le jeu... mais à en juger par la façon dont vous prononcez ces mots de lansquenet, de baccarat... et dont vous parlez de mains frémissantes, on pourrait croire que vous ne le détestez pas... toutes les deux!...

LUCIENNE, vivement. Je ne peux pas le souffrir, mais cela ne m'empêche pas d'aimer le bal... de l'aimer beaucoup... et j'espère bien, quand nous y serons, que vous ne me montrerez pas trop la pendule!

PIERRE, se lève. Oh! quand nous serons mariés, ce sera bien différent, je ne verrai plus le bal sous cet aspect sinistre, je vous verrai belle, entourée d'hommages! je serai heureux et j'espère bien que de temps en temps un regard de vous me viendra prouver qu'au milieu de votre triomphe vous pensez un peu à moi.

LUCIENNE. Oh! beaucoup!

BERTHE. Oh! beaucoup! (Regardant Lucienne.) Entre deux valses, à moins qu'un beau danseur...

PIERRE. Oh! pour le beau danseur, je ne le crains pas, et je nie son existence... Si l'Antinoüs lui-même se mettait à valser, avec la tête portée en avant (Il joint le geste à la parole), la main à l'épaule, tout ratatiné dans l'attitude d'un poulet qu'on vient de débrocher, ce ne serait plus l'Antinoüs.

BERTHE. Cependant... au bal... vous savez, un homme d'esprit, galant, aimable... on est entraînée...

PIERRE. Faites donc finir madame d'Army... si je l'écoutais, elle m'inquiéterait.

BERTHE. Eh bien, monsieur, ce que je dis n'est pas si insensé... cela s'est vu! (Mouvement de Pierre.)

LUCIENNE, vivement. Est-ce que vous seriez jaloux?

PIERRE. Moi, jaloux!... (Il prend les mains à Berthe et à Lucienne et les amène au milieu de la scène.) Mais la jalousie dépend de trois choses... d'abord, du caractère que l'on a reçu de la nature, puis du degré de confiance que l'on a dans la femme que l'on aime... et enfin du plus ou du moins de crainte que peuvent inspirer les gens dont cette femme est habituellement entourée...

LUCIENNE. Eh bien!...

PIERRE. Eh bien, mais... nous vivons à une époque où les gens qui me pourraient inspirer de l'inquiétude se garderont bien d'entourer une femme comme vous!

BERTHE. Voilà un paradoxe!...

PIERRE. C'est une petite théorie à mon usage et que je crois très-sensée.

LUCIENNE. Cela veut dire que je ne mérite pas d'attirer...

PIERRE. Pas du tout! pas du tout!

BERTHE. Faites-vous comprendre, alors, et développez votre théorie.

PIERRE. Eh bien, où trouverez-vous un jeune homme assez insensé, à son point de vue, pour faire la cour à une femme mariée?

BERTHE. Cela s'est vu!

LUCIENNE. Ça se voit!

BERTHE. Et cela se verra.

PIERRE. Eh! ne faudrait-il pas qu'il fût assidu dans les salons où il la rencontre, qu'il fréquentât une société où il ne trouvera plus les habitudes du club et les allures des femmes légères dans la compagnie desquelles il a toujours vécu? il faudra qu'il rompe avec tout ce parti pris de sans-gêne, et cela pendant longtemps, car une femme de notre monde ne s'obtient pas du jour au lendemain. Allez, mesdames, les jeunes gens préfèrent la mauvaise compagnie où ils trouvent plaisir et amour faciles, à la bonne société où ces avantages n'existent pas, et cela pour la plus grande sécurité des maris ou de ceux qui sont destinés à le devenir.

BERTHE. Très-bien dit! mais pour mettre à néant cette belle théorie, il suffirait, je crois bien, de citer un nom, au hasard?

BAPTISTE, entrant. Une lettre pour madame! (Il reste au fond; Berthe remonte; Pierre descend à gauche.)

LUCIENNE, faisant signe à Baptiste d'avancer. De la part de qui? (Elle prend la lettre, Berthe remonte et ne cesse de regarder Pierre.)

BAPTISTE. C'est le valet de pied de M. de Ronzoff qui a apporté la lettre. (Il sort. Les deux femmes regardent Pierre qui a fait un mouvement; un temps. Berthe descend près de Lucienne.)

BERTHE, à voix basse, à Lucienne. Il a tressailli, il me semble...

LUCIENNE. Et il est devenu pâle...

BERTHE, à Pierre. Eh bien, qu'en dites-vous?... ce nom de Ronzoff ne vous paraît-il pas suffisant?...

PIERRE. M. de Ronzoff!...

LUCIENNE, allant à Pierre. Vous êtes jaloux, mon ami... n'est-ce pas? vous êtes jaloux...

PIERRE, simulant l'indifférence. Je vous ai dit que la jalousie dépendait aussi du degré de confiance... j'avoue qu'avec une autre femme... le nom de M. de Ronzoff... cette lettre apportée ainsi... mais avec vous...

LUCIENNE. Avec moi?...

PIERRE. Avec vous... en qui j'ai une confiance absolue...

LUCIENNE. Ah!

PIERRE. Avec vous que je sais ennemie de toute coquetterie...

LUCIENNE, piquée. Mais du tout... monsieur... du tout... je ne suis ennemie d'aucune coquetterie, au contraire... j'adore les hommages... en général... je suis sensible à ceux de M. de Ronzoff en particulier...

BERTHE. Oh! oh!

LUCIENNE. Et je ne mérite pas qu'on ait en moi une confiance si absolue...

PIERRE. Lucienne!...

LUCIENNE. Pas du tout, vous entendez. .

PIERRE. Je veux vous croire, puisque vous me le dites avec tant...

LUCIENNE. Et alors... vous êtes jaloux?

PIERRE. Je vous ai dit, madame, que la jalousie dépendait avant tout du caractère que l'on a reçu de la nature...

LUCIENNE. Eh bien?

PIERRE. Eh bien, j'ai reçu de la nature un caractère excellent, je ne suis pas jaloux!

LUCIENNE, allant à Berthe. Ah! ma foi, j'y renonce!

BERTHE, à Lucienne. Puisque les grands moyens ne réussissent pas... essayons des petits... (Elle lui montre les allumettes; puis elle remonte pour descendre à gauche.)

LUCIENNE. Les allumettes! (Elle étouffe un éclat de rire, puis se remettant et prenant un air ému, elle présente la lettre à Pierre.) Brûlez cette lettre, monsieur, brûlez cette lettre, je ne veux pas la lire...

PIERRE. Eh! pourquoi cela?

BERTHE, le tirant par le bras et d'un ton confidentiel. Mais vous ne devinez donc rien? vous ne voyez donc pas l'émotion de

cette pauvre enfant... M. de Ronzoff a été fort empressé auprès d'elle, et elle craint que sa lettre...

LUCIENNE. Brûlez-la !

BERTHE. Voyons ! brûlez !

LUCIENNE, qui tend toujours la lettre à Pierre et lui tournant la tête Mais brûlez-la !... (Elle lui met la lettre dans les mains et passe devant Pierre qui est tout étonné.)

PIERRE, les regardant tour à tour. Ma foi, puisque vous y tenez, je veux bien... (Il se dirige vers la cheminée.) Mais il n'y a pas de feu !

BERTHE. Il y a des allumettes, là, sur la cheminée... (Pierre essaye toutes les allumettes qui ne prennent pas, pendant que les deux femmes le regardent en riant, voyant qu'il ne peut allumer la lettre.

LUCIENNE, regardant Pierre. Oh ! il ne se fâchera pas. (Pierre tire de sa poche un briquet.) Ah ! il a un briquet !

BERTHE. Il fume !

LUCIENNE. Ce n'est pas un défaut ! (Il allume la lettre qu'il jette dans la cheminée.)

PIERRE, tranquillement. Vous avez de bien mauvaises allumettes !

LUCIENNE. Un ange !

BERTHE. C'est décourageant ! il faudrait trouver quelque chose !

LUCIENNE. Oh ! tu as beau faire, tu ne trouveras rien ! (Elle se dirige vers le canapé ; Berthe, désespérée, remonte au piano, feuillette des cahiers de musique.)

PIERRE, descendant près de Lucienne. Nous avons été sur le point de nous quereller, Lucienne !...

LUCIENNE, s'asseyant sur le canapé. Se quereller avec vous !... Est-ce que cela est possible ? avec un homme qui a reçu de la nature un caractère excellent...

PIERRE. C'est la faute de madame d'Army.

LUCIENNE. Vous croyez ?

PIERRE, s'asseyant près d'elle. Nous nous entendions si bien, avant qu'elle fût revenue, si elle pouvait s'en aller !

BERTHE, qui depuis quelque temps a regardé Lucienne et Pierre, et comme frappée d'une idée subite. Ah ! j'ai trouvé ! (Elle se met au piano, et joue une gigue anglaise d'un mouvement saccadé, impatientant et monotone.)

PIERRE, à Lucienne. Ah ! enfin ! nous voilà débarrassés ! vous allons pouvoir être un peu seuls. Chère Lucienne ! je vous aime.

LUCIENNE, suit involontairement le mouvement du piano. Et vous n'aimez pas madame d'Army ?

PIERRE. Je lui pardonne maintenant ses taquineries, elle a compris qu'elle devait un peu nous laisser seuls et cependant elle a eu le bon goût de ne pas s'en aller ; nous allons pouvoir

faire de beaux projets, parler de notre avenir, que je vois si beau, si heureux. (Lucienne est de plus en plus impatientée.) Eh bien, qu'avez-vous donc, Lucienne? vous ne me parlez plus; depuis une heure que nous sommes ensemble, nous n'avons pas pu causer.

LUCIENNE. Oh! cet air! cet air! Ça ne vous impatiente pas?

PIERRE. Du tout! ne l'interrompez pas; c'est grâce à lui que nous sommes en repos!

LUCIENNE. Oui, en repos! (On entend le joueur d'orgues jouant au dehors un air plaintif.) A l'autre maintenant! Oh! les nerfs! les nerfs!

PIERRE. Pour celui-là, je vais lui dire.

LUCIENNE. Il ne cessera pas! Berthe, je t'en prie, assez! assez!

BERTHE. Eh bien, il est calme! Oh! c'est trop fort!

PIERRE. Voyons, Lucienne, imitez-moi, voyez, je suis tranquille.

LUCIENNE. Oh! pour cela, oui! nous voyons bien que vous êtes tranquille! (Les deux femmes se montent.)

BERTHE. Que vous ne vous mettez jamais en colère!

LUCIENNE. Que vous n'êtes pas jaloux!

BERTHE. Que vous n'êtes pas joueur!

LUCIENNE. Ni fat!

BERTHE. Ni curieux!

LUCIENNE. Ni bavard!

BERTHE. Ni gourmand!

LUCIENNE. Ni quoi que ce soit qui approche seulement d'un défaut!

BERTHE. Que vous êtes la perfection faite homme!

PIERRE. Lucienne!

LUCIENNE. Mais je sais aussi que je suis humiliée, que je ne peux pas souffrir les gens si parfaits que cela! (Elles sortent en colère.)

SCÈNE V

PIERRE, seul, agacé d'entendre l'orgue. Oh! oh! (Il va à la fenêtre.) Veux-tu te taire! (Il jette une pièce de monnaie; l'orgue cesse, puis il descend en scène.) Eh bien, voilà qui est étrange! Je n'en reviens pas! Comment, Lucienne, si douce, si bonne d'ordinaire, qui s'emporte et pourquoi encore? me serais-je trompé sur son compte et serais-je sur le point d'unir ma vie à celle d'une femme acariâtre? Ah mais! c'est que je demande à réfléchir!

SCÈNE VI

COUTURIER, PIERRE.

PIERRE. Ah! te voilà, parrain?

COUTURIER. Oui, monsieur, c'est moi!

PIERRE. Monsieur! Oh! c'est vrai! j'oublie toujours notre rivalité! Tu m'en veux donc encore à cause de mon mariage?

COUTURIER. Ton mariage! ton mariage! Il n'est pas encore fait, ton mariage!

PIERRE. C'est justement ce que j'étais en train de me dire, parrain.

COUTURIER. Comment cela?

PIERRE. Ma foi, parrain, je viens d'assister à une scène qui n'est pas faite pour me faire hâter la cérémonie.

COUTURIER. Quoi donc?

PIERRE. Je ne sais ce qu'avait madame de Villiers aujourd'hui; mais elle vient de se montrer à moi sous un jour... je ne l'avais jamais vue comme cela!

COUTURIER. Ah! ah!

PIERRE. Est-ce que tu ne t'es jamais aperçu que madame de Villiers eût un mauvais caractère?

COUTURIER. Ma foi, non! (A part.) Au fait, pourquoi ne profiterais-je pas? (Haut.) Cependant, j'ai reçu quelques confidences de mon pauvre ami de Villiers, la douceur même, celui-là... et je t'avoue...

PIERRE. Quoi donc?

COUTURIER. Que je ne serais pas éloigné de croire...

PIERRE. Quoi donc?

COUTURIER. Qu'elle ne l'a pas rendu très-heureux. Je sais bien que Villiers était fort âgé... d'une santé délicate... ainsi donc, je ne vais pas jusqu'à dire...

PIERRE. Que sa mort?

COUTURIER. Certainement non... la pauvre femme le faisait sans intention; mais, tu le sais... des contrariétés réitérées... un homme âgé... nerveux... maladif... on a vu des gens jeunes et bien portants qui n'y résistent pas... et ma foi, si j'étais à ta place...

PIERRE, à part. Oh! je te vois venir! (Haut.) Comment, parrain, tu penses que la mort de Villiers...

COUTURIER. Je ne dis pas cela... mais à ta place... (Affectueusement.) Va-t'en, Pierre, va-t'en... je t'aime... mon enfant, et plutôt que de te voir exposé aux accès de cette femme, j'aimerais mieux...

PIERRE, riant. L'épouser!...

COUTURIER. Tu ris?

PIERRE. Oui, je ris... parce que, la! vraiment, tu n'as pas de bonheur... le ciel m'est témoin que tout à l'heure j'étais en colère contre Lucienne... et très-disposé à m'en aller. Tu profites de ça pour arriver, toi... (En riant.) Et pour me faire entendre... et alors...

COUTURIER. Tu restes?...

PIERRE. Non, je m'en vais... fumer un cigare... je revien-

drai dans dix minutes... d'ici là tu auras eu le temps de me rendre un service...

COUTURIER. Un service à toi... moi?

PIERRE. Oui; il y a au fond de ce qui vient de se passer quelque chose que je ne comprends pas... tu es fin, toi... tu n'as pas de bonheur, mais tu es fin... il faut te servir de cette finesse pour arriver adroitement à avoir l'explication... Quand tu la sauras... tu me la diras ..

COUTURIER. Mais tu oublies donc que je suis...

PIERRE. Mon rival... je ne l'oublie pas... Tu feras tout ce que tu pourras pour me nuire... mais, comme tu n'as pas de bonheur... tout ce que tu feras tournera contre toi..

COUTURIER. Par exemple!...

PIERRE. Dans dix minutes, je reviendrai.

COUTURIER. Si tu crois que je vais...

PIERRE. Dans dix minutes, mon cher parrain!... (Il sort.)

SCÈNE VII

COUTURIER, seul. Voilà une impertinente confiance, monsieur mon filleul... j'espère bien que je vous en punirai!

SCÈNE VIII

COUTURIER, BERTHE, LUCIENNE.

BERTHE. Eh bien, vous n'avez rien découvert?

COUTURIER. On va apporter la réponse du télégraphe.

LUCIENNE. Bon! je suis bien sûr qu'elle ne dira rien du tout, cette réponse du télégraphe... un défaut! Est-ce qu'un homme comme M. de Lorsay peut avoir un défaut?...

COUTURIER. Il en a mille, je vous l'ai dit...

LUCIENNE. Vous me l'avez dit... mais vous ne me l'avez pas prouvé!... (Entre Baptiste, une dépêche à la main.)

COUTURIER. Voici qui va vous le prouver. Donnez! donnez! (Baptiste sort, il lit la dépêche.) « Mon vieil ami, je ne comprends rien à votre dépêche trop peu explicite, je m'embarque dans un quart d'heure, si vous avez quelque chose de pressé à me communiquer, voici mon adresse : 15, quai de France, à Saint-Denis, île de la Réunion. » Plus rien!

LUCIENNE. Tu vois... Cela ne signifie rien du tout!...

BERTHE. Mais ce que dit M. Couturier signifie quelque chose... et puisque monsieur t'affirme que son filleul a des défauts... Vous l'affirmez, n'est-ce pas?

COUTURIER. Je l'affirme...

BERTHE. Il en a beaucoup?...

COUTURIER. Énormément!...

BERTHE. Tu l'entends, tu dois le croire... et si tu n'es retenue que par la crainte d'épouser un homme parfait...

COUTURIER. Comment! un homme parfait!...

BERTHE. Sans doute... ce défaut dont nous avions peur ce matin... nous le voulons maintenant... nous l'appelons de tous nos vœux...

LUCIENNE. Et si nous ne le trouvons pas, je n'épouserai certes pas M. de Lorsay...

COUTURIER. Qu'est-ce que vous dites?

LUCIENNE. Je vous épouserais plutôt, vous...

COUTURIER. Oh! madame!...

BERTHE. Tu vas trop loin...

LUCIENNE. Car il y a quelque chose de plus haïssable qu'un homme qui a tous les défauts du monde... C'est un homme qui n'en a pas du tout!

BERTHE. Mais puisque M. Couturier a dit...

COUTURIER. Permettez, j'ai dit...

BERTHE. Avez-vous dit, oui ou non?...

COUTURIER. J'ai voulu dire qu'il n'aurait pas mieux demandé que d'en avoir... mais que malheureusement son caractère...

LUCIENNE. Son caractère excellent, n'est-ce pas?...

COUTURIER. Excellent, c'est le mot!

LUCIENNE. Tu entends, à ton tour...

BERTHE. Mais cette lettre enfin...

COUTURIER, à part. Il avait raison, ce sacripant!... Tout ce que je disais était sur le point de tourner contre moi... mais maintenant...

BERTHE. Un défaut!... C'est écrit! Un défaut énorme... si l'on pouvait lire ce mot...

LUCIENNE. Mais puisque l'on ne peut pas le lire? (Entre Pierre.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE. Me voici, parrain... as-tu bien employé ces dix minutes?

COUTURIER. Mais assez bien... je ne suis pas mécontent...

PIERRE. Et tu sais?

COUTURIER. Je sais que tu n'épouses pas et que j'épouse.

BERTHE. Oh! pas encore.

PIERRE, à Couturier. Tu as dit?

BERTHE. Monsieur de Lorsay...

PIERRE. Madame?

BERTHE. Il vous reste un moyen de vous sauver... un seul.

PIERRE. Lequel?

BERTHE, lui donnant la lettre. Ici... il y a un mot.

PIERRE, regardant. Sans doute... un mot qu'on ne peut pas lire...

BERTHE. Il faut qu'on puisse le lire ce mot... vous entendez... il le faut!

PIERRE. Je ne comprends pas... mais c'est très-facile!.. J'excelle, moi, à ces petits travaux. C'est la cire qui empêche de voir ce qui est écrit, en faisant chauffer un couteau et en le faisant passer entre les deux feuilles... vous allez voir... parrain, une bougie... (Il va s'asseoir à la table, Couturier va à la cheminée et essaye des allumettes qui ne prennent pas.)

LUCIENNE, voyant l'impatience de Couturier. Il s'impatiente au moins, lui !

PIERRE, qui a pris son briquet et allume une allumette. Allons, parrain... (Couturier apporte la bougie ; Pierre l'allume et fait chauffer un couteau qu'il approche de la lettre, Berthe et Lucienne l'entourent.) Voilà ce que c'est !

BERTHE et LUCIENNE. Eh bien ?

PIERRE. Cela vient... je peux lire... « En un mot, je ne lui connais qu'un défaut... il est... »

TOUS. Il est ?

PIERRE, riant. Oh ! c'est trop drôle par exemple !

TOUS. Quoi donc ?

PIERRE, se lève. Il est... lisez, madame. (Il donne la lettre à Berthe.)

BERTHE, lisant. Il est... parfait !

LUCIENNE, furieuse. Parfait ! je m'y attendais. (Elle descend à droite.)

PIERRE. Comment ?

COUTURIER. Parfait ! c'est la vérité même !

LUCIENNE. Parfait !... monsieur Couturier...

COUTURIER. Madame...

LUCIENNE. Vous m'avez demandé ma main.

COUTURIER, avançant la main avec la bougie. Ah ! madame... je suis le plus heureux...

PIERRE, passant devant lui après l'avoir fait pirouetter. Va-t'en donc, toi, avec ta bougie... (A Lucienne.) J'espère au moins, madame, que vous m'expliquerez...

BERTHE, faisant passer Couturier devant elle et allant à Pierre. L'explication est fort simple... dans cette lettre on nous annonçait un défaut... un défaut énorme... nous l'avons cherché.

PIERRE. Eh bien ?

BERTHE. En le cherchant, nous avons eu occasion de constater que vous étiez la perfection même... et alors...

PIERRE. Alors, vous avez eu peur ?

LUCIENNE. Dame...

PIERRE. Si ce n'est que ça, rassurez-vous ; si vous ne vous êtes pas aperçu de mes défauts... c'est que je me suis donné un mal énorme pour vous les cacher ; au fond, je suis jaloux à faire pâlir Othello.

LUCIENNE. A la bonne heure !

PIERRE. Gourmand comme une chatte, joueur comme les cartes, emporté comme...

BERTHE. Comme Pedro?...

PIERRE. Encore plus que Pedro, et amoureux...

LUCIENNE. Hein ?

PIERRE. Amoureux... de vous, Lucienne, de vous seulement, et je compte sur ce défaut-là pour me faire pardonner tous les autres.

LUCIENNE. Si on était bien sûre, au moins, que vous l'avez, ce défaut-là !

PIERRE. Ah! Lucienne! (Couturier, isolé des autres personnages et qui est resté stupéfait de ce qu'il vient d'entendre, le regarde.)

COUTURIER, tenant toujours la bougie. Eh bien, qu'est-ce que je fais, moi, avec...

BERTHE. Mais vous voyez bien... vous tenez la... (Couturier, furieux, souffle la bougie.)

FIN

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Ponsard et les deux écoles, com. en 1 acte en vers........................ 1 »
Le Temple du célibat. scènes de la vie de garçon, en 1 acte................ 1 »
L'Epreuve villageoise, opéra com. en 2 a. 1 »
Les Deux bébés com. en 1 acte.... ... 1 »
Au pays des âmes, scène dramatique.. 1 »
Le Passeur du Louvre, drame en 5 actes. » 50
La Belle aux yeux d'émail, com.-vaud. 1 a. 1 »
Le Départ, scène en vers.............. » 50
Pour les blessés. scène en vers........ » 50
Bonjour bon an, scène en vers........ » 50
A Molière, scène en vers .... 1 »
Le Sapeur et la maréchale, com. en 1 a. 2 »
L'Aile du Corbeau, fantaisie en 1 acte. 1 »
Marceline, drame en 4 actes........... 2 »
Les Trois chapeaux, comédie en 3 actes 2 »
La Sainte-Lucie, pièce en 1 acte .... 1 »
La Queue du chat, féerie en 24 tableaux » 50
Le Puits qui chante, féerie en 3 actes. » 50
Les Baisers d'alentour, com. en 1 acte. 1 »
Erostrate, opéra en 2 actes .... 1 »
Une visite de noces, com. en 1 acte... 1 50
Les Finesses de Carmen, com. en 1 acte. 1 »
Un mauvais caractère, com. en 3 actes 2 »
Le Gendre du colonel, com. en 1 acte. 1 »
Les Hommes sont ce que les femmes les font, comédie en 1 acte............. 1 »
La Princesse Georges, pièce en 3 actes. 2 »
Tricoche et Cacolet, pièce en 5 actes .. 2 »
Boule-de-Neige, opéra-bouffe, 3 actes... 2 »
Christiane, comédie en 4 actes........ 2 »
Sous le même toit, comédie en 1 acte . 1 »
Une mère, drame en 4 actes........... 2 »
Mlle Aïssé, drame en 4 actes, en vers. 2 »
Le Roi Carotte, opera-bouffe-féerie en 4 actes, ... 2 »
Le Docteur Rose, opéra bouffe en 3 actes 2 »
La Revue en ville, fantaisie en 3 tabl... 1 50
Le Coupé du Docteur, comédie en 1 acte 1 »
Ulm le Parricide. drame en 5 a. en vers 2 »
Madame attend Monsieur, com. en 1 a. 1 50
L'Autre motif, comédie en 1 acte....... 1 50
Le Spectre de Patrick, drame fantastique 5 actes .... 2 »
Paris chez lui, comédie en 3 actes..... 2 »
Fleur du Tyrol, vaudeville en 1 acte... 1 »
Les Chevaliers de l'honneur, com. en 4 a. 2 »
Rabagas. comédie en 5 actes.......... 2 »
Un entr'acte de Rabagas, à propos en 1 acte.............................. 1 »
Les Griffes du diable, pièce fant. en 3 a. » 50
La Timbale d'argent, op.-bouffe, 3 actes 2 »
L'Hirondelle, comédie en 1 acte....... 1 »
La Tribune mécanique, fant. en 1 acte 1 »
Djamileh, opéra-comique en 1 acte.... 1 »
Les Tyrannies du colonel, com. en 3 a. 2 »
Le Presbytère, drame en 3 actes........ 1 50
Marcel, drame en 1 acte............... 1 »
La Princesse jaune, opéra-com., 1 act. 1 »
L'Invalide, comédie en 1 acte......... 1 »
Tue-la ! scène de la vie conjugale en 1 a. 1 »
Ne la tue pas! conférence, fant. en 1 a. 1 »
Les Vieilles filles, comédie en 5 actes... 2 »
La Dame d'en face, comédie en 1 acte. 1 »
Le Réveillon, comédie en 3 actes...... 2 »
La Crémaillère, com. 1 acte, en vers... 1 »
Papignol candidat, comédie en 3 actes. 2 »
Une heure en gare, comédie en 1 acte.. 1 »
A chacun son bien, comédie en 1 acte. 1 »
Pierre Maubert, drame en 1 acte.... . 1 »
Patrie ! drame en 5 actes............ 1 »
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 a. 2 »
La Salamandre, comédie en 4 actes.... 2 »
L'Ami des bêtes, extravagance en 1 acte 1 »
Les Remords de Pinchinat, com. en 1 a. 1 »
Les Marionnettes de Justin, com. en 2 a. 1 50
Le Centenaire, drame en 5 actes....... 2 »
La Gueule du loup, comédie en 4 actes 2 »
E. H., comédie-vaudeville en 1 acte... 1 50
Hélène, tragédie bourgeoise, 3 a., en vers 4 »
Les Trois amants, comédie en 2 actes.. 2 »
Le Fantôme rose, comédie en 1 acte... 1 »
Les Deux reines de France, drame en 4 actes, en vers.................. 2 »
Les Sonnettes, comédie en 1 acte..... [illegible] 0
La Clé de ma caisse, comédie en 1 act [illegible] »
La Revue n'est pas au coin du quai revue de l'année 1872, en 4 tableaux. [illegible] 50
Mon mari me l'a permis, com. en 1 a. 1 »
Madame Turlupin, op.-comiq. en 2 a. 1 »
La Vie brûlée, comédie en 2 actes..... 1 »
Gilbert, comédie en 3 actes........... 2 »
Les Ennemis de la maison, comédie en 3 actes, en vers................... 2 »
La Cocotte aux œufs d'or, grande féerie parisienne en 3 actes.............. » 50
Un Monsieur en habit noir, com. en 1 a 1 »
La Coupe du roi de Thulé, op. en 3 a. 1 »
La Barbe d'un marié, comédie en 1 a. 1 »
La Femme de Claude, pièce en 3 actes. 4 »
Plutus, comédie en 2 actes, en vers. 2 »
Le Chien des Cuirassiers. scène en vers 1 »
La Mariée de la rue Saint-Denis, folie vaudeville, 3 actes................. » 50
Le Trône d'Ecosse, opéra-bouffe, 3 actes. 2 »
Campaspe, drame en 1 acte, en vers.. 1 »
L'Acrobate, comédie en 1 acte........ 1 50
Ma cousine, comédie en 1 acte........ 1 »
La Guzla de l'Emir, opéra-com., 1 act. 1 »
Le Roi Candaule. comédie en 1 acte.. 1 50
La Veuve du Malabar, opéra-bouffe, 3 a. 2 »
Le Grelot, opérette en un acte....... 1 50
Le Roi l'a dit, opéra-comique en 3 actes 2 »

Boulogne (Seine). — **Imp. Jules BOYER**